

Jacques Legrand

À plus d'un titre

L'éditeur allemand Ledig-Rowohlt, évoquant la difficulté de traduire les divers régionalismes, donne comme exemple le roman de Faulkner *Light in August*, traduit, aussi bien en allemand qu'en français, par *Lumière d'août* (*Licht im August*). Au dire de Rowohlt, l'excellent traducteur Franz Fein (donc, par contre-coup, M.E. Coudreau) aurait, ce faisant, commis une erreur, car en réalité, dans le titre original, le mot *light* relève de l'idiome du Mississippi et ne signifie pas lumière, mais « léger », plus précisément « légère », allégée, puisqu'il s'agit d'une femme qui vient d'accoucher. Et Rowohlt de reprocher au traducteur de n'avoir pas choisi « Accouchée en août » (1). Curieux reproche sous la plume d'un éditeur avisé qui devait connaître par expérience le pouvoir d'un titre ! Avouons que *Lumière d'août* a une tout autre allure. Si infidélité il y a, elle est de celles qui font les grandes traductions.

Le pouvoir d'un titre ! C'est un des points sur lesquels les traducteurs parfois achoppent face aux exigences, plus commerciales que littéraires, des éditeurs. Laissons de côté les romans policiers, en saluant au passage l'équipe de la Série noire qui, en cette matière, accumule les réussites. En ce qui concerne les œuvres purement littéraires, la diversité est grande : il y a ce qu'il faut (faudrait) faire, et ce qu'on ne doit pas faire. En principe, le meilleur titre est le plus littéral (*Les Affinités électives*, *La Montagne magique*, *Tendre est la nuit*, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, etc., etc.) : c'est tout simplement respecter celui qu'avait choisi l'auteur.

Il est des cas où l'on se demande pourquoi le traducteur (ou l'éditeur) ne le garde pas, ce titre. Pourquoi, par exemple, l'un des plus beaux titres, et des plus beaux romans, de Theodor Fontane, *Unwiederbringlich* (L'irréparable) a dû céder devant un fadasse *Jours disparus* ? Pourquoi le célèbre roman de Stefan Zweig, *Ungehduld des Herzens* est-il devenu, tant en français qu'en anglais, *La Pitié dangereuse* (*Beware of pity*) ? Non que ces deux titres soient laids, ils sont même beaux, et cette qualité est capitale, mais pas plus que « L'Impatience du cœur ».

(1) Interview parue dans la *Neue Zeitung* du 26.8.1953.

Même remarque pour les fameux *Aphorismes* de Lichtenberg. À ma connaissance, celui-ci n'a jamais employé que deux fois ce mot et a donné à ses 1 800 pages de cahiers le titre pittoresque et tout à fait précis de *Sudelbücher*, autrement dit « Brouillards », mot que le Robert définit ainsi : « Livre de commerce où l'on note les opérations à mesure qu'elles se font » ; Lichtenberg donne la même définition : « Les commerçants ont leur *Waste Book* (je crois qu'on dit en allemand *Sudelbuch*, *Klitterbuch*) dans lequel ils portent au jour le jour tout ce qu'ils vendent et achètent, sans aucun ordre... » avant de l'inscrire en comptabilité. Il serait sans doute impensable qu'un éditeur accepte de publier sous le titre *Brouillards* les célèbres aphorismes, mais à la réflexion, pourquoi pas ?

Quoi qu'il en soit, gardons *Aphorismes* aussi bien que *La Pitié dangereuse*, ce sont de beaux et bons titres, comme est bonne la putain de Sartre qui, de respectueuse, est devenue en allemand « respectable » – ce qu'est en fait l'héroïne de la pièce. Nous pouvons, là aussi, accepter la distorsion du sens littéral puisqu'elle permet à un sens plus profond de s'exprimer. Il est d'autres cas où la transformation va trop loin. Ce n'est pas toujours grave : ainsi – faisons une brève incursion dans le domaine du cinéma sans nous éloigner de la littérature – pourquoi les distributeurs italiens du film *Mourir d'aimer* en ont-ils fait un *Morire d'amore* d'une platitude à en mourir ? Si le titre français s'inspirait d'Éluard, les Italiens avaient une référence au moins équivalente chez Ungaretti qui termine sa traduction d'un sonnet du poète brésilien Vinicius de Moraes par ce vers : « *Avro da morire di amare piu che uno passa.* »

Revenons à la littérature et faisons un échange franco-allemand : qu'est devenue la savoureuse et subtile formule de Romain Gary, *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable* ? Ceci : *Ach, Liebster, das macht doch nichts*, c'est-à-dire : « Ah, mon chéri, mais ça ne fait rien ». Envolées la saveur et la subtilité, elles ont fait place au mauvais goût. Mais que dire de l'autobiographie poignante de la jeune Christiane F. parue sous le titre « *Die Kinder des Bahnhofs Zoo* », les enfants de la station Zoo (la station de métro berlinoise où se rencontrent les drogués) ? *Moi, Christiane F., treize ans, droguée, prostituée...* Il est difficile d'aller plus loin dans le racolage.

Les exemples que nous venons de voir ne portent que sur la forme. Cela devient vraiment grave quand la transformation qu'on fait subir à un titre est nocive et confine au faux sens, voire au contresens. L'« erreur », si erreur il y a, est une réussite quand il s'agit de *Lumière d'août* ou de la putain respectable, elle l'est moins quand *Il Gattopardo* de Lampedusa (*Le Guépard*) devient en allemand un léopard : il s'agit de deux animaux psychologiquement différents ; il n'y a ici nul problème d'interprétation tel qu'il peut se poser pour la fameuse *lonza* de la *Divine Comédie* (*Enfer*, I, 32) qui, selon qu'on la traduit par « panthère », « guépard » ou « lynx », peut signifier autre chose. Analogue est la bourde qui a fait de *La Femme en blanc*, ce prodigieux roman policier de Wilkie Collins, une « dame ». Ici, l'erreur ne peut être imputée au traducteur (1) qui connaissait, et pour cause, le texte et qui, tout en sachant qu'il ne s'agissait pas d'une « dame » (au sens où on l'entendait à l'époque), s'est vu infliger

(1) Ou à la traductrice, non cité(e) dans le *Dictionnaire des œuvres*, Robert Laffont, coll. Bouquins. Ce livre a paru en 1947 à la Sixaine, Paris.

par un éditeur en mal de faux romantisme une *Dame en blanc* élégante et euphonique, mais sans aucun rapport avec *The Woman in White* – d'autant plus que l'on pense automatiquement à la « dame blanche », dont nous sommes, en réalité, fort loin.

Dernière absurdité : une des plus belles trouvailles de Stefan Zweig est *Les Heures étoilées de l'humanité*, traduit par Alzir Hella. Pierre Belfond a eu l'heureuse idée de rééditer ce livre, complété par les traductions d'Hélène Denis, idée assortie, hélas, de celle, beaucoup moins heureuse de la débaptiser en *Les Très Riches Heures de l'humanité*. Lesdites « heures » sont sans doute inspirées par la notion de « miniatures historiques », elles ont malheureusement une connotation religieuse qui va à l'encontre de l'œuvre et de l'esprit de son auteur.

Cela dit, il peut s'avérer nécessaire de modifier le titre quand la traduction littérale est maladroite ou absurde. Dans quelques cas, on peut le garder tel quel, par exemple s'il s'agit d'un nom propre ou d'un mot prégnant : *Pan Tadeusz*, *César Birotteau*, *Kaputt*... Mais il est évident que le *Ducdame* de J.C. Powys, prononcé à la française par-dessus le marché, ne veut rien dire. Je ne crois pas, même, que l'homme de la rue, en Grande-Bretagne, le comprenne ; ce mot n'est sans doute clair que pour les familiers de Shakespeare. Diane de Margerie et F.-X. Jaujard ont en conséquence trouvé un très beau titre, *Givre et sang*. Inversement, si *La Vie Ripolin* est traduit à l'étranger, chaque traducteur devra trouver un équivalent. En analogie, je citerai *Opéra Bouffe* de Maurice Roche, dont son traducteur néerlandais, Eric de Mare Oyens, a fait un *One man show* (emprunté à l'œuvre) qui va comme un gant non seulement à cet ouvrage, mais à l'ensemble de l'œuvre « rochette ».

On le voit, ces équivalents sont souvent des réussites. Écoutons M.E. Coindreau : dans ses *Mémoires d'un traducteur*, il nous confie n'avoir « jamais eu l'espoir d'égaliser Frédéric Delebecque qui, dans un éclair de génie, a su donner à *Wuthering Heights* d'Emily Brontë le titre magnifique *Les Hauts de Hurlevent*. Je n'ai pas lu cette traduction », poursuit Coindreau, « mais peu m'importe, contiendrait-elle des faux et des contresens, je n'en décernerais pas moins à F. Delebecque la couronne de prince des traducteurs » (p. 133). De fait, on a retraduit ce livre, peut-être était-ce nécessaire, mais je crois bien qu'aucun titre ne réussira à fasciner le lecteur comme celui, devenu mythique, tant admiré par Coindreau et par beaucoup d'autres.

Il serait impossible de passer en revue toutes les réussites dans ce domaine, de *La Grosse Galette* de Dos Passos/Richter, à *Ainsi va toute chair* de Samuel Butler – pardon, de Valéry Larbaud, et à « l'éclair de génie », non plus d'un traducteur, mais d'un éditeur, P. Belfond qui, pour un de ses grands romans à succès, a trouvé chez François Coppée (ou bien s'agit-il d'un « hasard objectif » ?) *Les oiseaux se cachent pour mourir*. Parodiant Coindreau, je dirai que je n'ai pas lu cette traduction, mais que néanmoins, j'en suis certain, ce titre est son plus beau... titre de gloire.